

Préface

La vie est une grande surprise. Pourquoi la mort n'en serait pas une plus grande ?

Ainsi répondait Vladimir Nabokov au journal *Time*, écrivain ostracisé dès la parution de *Lolita*, que la critique jugea scandaleux, puis porté aux nues pour ce livre, aujourd'hui considéré comme un chef d'œuvre de la littérature du xx^e siècle.

Sa passion dévorante pour l'entomologie est moins connue, et pourtant, seule la traque d'un insecte rare pouvait lui faire perdre la tête, dépenser un argent fou ou sauter dans un avion. C'est que l'homme à la plume sulfureuse se rêvait promeneur solitaire et anonyme, armé d'une loupe et d'une boîte d'observation, gambadant l'été à la recherche de papillons inconnus qu'il épingleait l'hiver sur son étaloir.

Il y a quelque chose de Nabokov en Nicolas Delestre, lorsqu'il déclare : « *La mort entraîne l'apparition de multiples vies* ».

C'est avec passion qu'il explore l'univers des corps au souffle éteint, justement parce qu'il y rencontre une autre forme de vie : celle qui nous repousse, nous fait craindre la toute fin, le néant, l'obscurité et la solitude. Les souvenirs laissés aux proches constituent la première forme de vie après la mort. Puis viennent les hôtes gloutons, les bactéries et les champignons, dont nous, mortels impressionnables, ne voulons rien savoir. Ou alors juste un petit peu, comme par un trou de serrure.

Se pencher sur le corps d'une momie est une façon de rendre hommage au travail de l'embaumeur, du thanatopracteur ou de la Nature, qui offre un peu d'éternité à cette dépouille. La regarder, se frotter le menton en cherchant une réponse, admirer la précision des soins dont elle a bénéficié, percer le mystère des recettes ancestrales qui l'ont conservée ou de la tourbe qui l'a préservée, c'est aussi rendre vie à ce qui n'est, en apparence, plus très vivant.

La passion et le savoir de Nicolas Delestre ne se partagent qu'avec celles et ceux qui en manifestent le désir sincère et profond. Celui qui perce les mystères de la mort, observe la conjugaison bienveillante des phénomènes naturels doit aussi savoir se taire, écarter les curieux et s'émerveiller des réponses qu'il trouve en l'Autre défunt comme en lui-même.

Ainsi, la lecture de cet opus doit être abordée comme une promenade au jardin des souvenirs, puisque les momies ici répertoriées, naturelles ou intentionnelles, ont besoin de notre regard, afin de n’être pas mortes pour rien.

Isabelle Duquesnoy*

*. *L’Embaumeur, ou l’Odieuse confession de Victor Renard*, Éd. La Martinière, Paris, 2017.

On causait de mouches ! Vous savez pas ce que c'est que de mourir de soif, mon général. Mais j'ai étudié ça, c'est assez bichant. Votre langue va d'abord gonfler. La déglutition deviendra de plus en plus pénible. Puis viendront les troubles auditifs, les troubles visuels, ensuite. C'est l'évolution classique. Les spasmes viendront plus tard précédant de peu l'agonie. C'est à ce moment là que les mouches attaqueront. »

Michel Audiard, *Un taxi pour Tobrouk*, 1961

Dans les *Vers d'or*, au VI^e siècle avant notre ère, Pythagore, rappelait l'un des principes les plus immuables de la vie humaine : « Souviens-toi bien que tous les hommes sont destinés à la mort. ». En effet, lorsque l'instant fatidique est arrivé, l'ordre dit « naturel » des choses veut que le corps du trépassé redevienne « poussière ».

Pourtant, sous l'action de certaines conditions bien particulières, la dépouille se « conserve », échappant ainsi aux affres de la putréfaction, et donnant la possibilité à l'observateur extérieur d'élaborer de multiples interprétations de cet état

de fait. Pour tenter de saisir les conditions permettant à ces « momies » dites naturelles d'échapper aux outrages du temps, il faut tout d'abord comprendre ce qu'est « la mort » et les différentes étapes qui amènent à la destruction des tissus mous du corps humain.

D'un point de vue médical, « la mort » consiste en une cessation définitive des fonctions vitales, c'est-à-dire des fonctions cardiaques et respiratoires. Il résulte de cette cessation d'importantes lésions cellulaires et tissulaires qui touchent l'ensemble des organes, de manière irréversible.

D'un point de vue médical autant que social, il est indispensable de disposer de signes de la mort permettant de s'assurer, de façon fiable, du décès d'une personne.

Au cours de cet ouvrage, nous alternerons les cas concrets de préservation de la dépouille humaine et une étude scientifique des différentes étapes de la décomposition d'un corps.



Imputrescible :

*Qui ne peut pas se putréfier,
se corrompre ou pourrir.*





L'expédition Franklin

En 1845, un explorateur reconnu, le capitaine Sir John Franklin, décide d'organiser une expédition polaire avec, pour but, d'être le premier à trouver et à emprunter le passage entre l'océan Atlantique et Pacifique, via les îles Arctiques du grand nord canadien. Il prend la mer à la tête de deux navires, fleurons de la technologie maritime de l'époque les « Hms Erebus » et « Hms Terror ».

Les risques sont très élevés et, jusqu'au départ de l'excursion, nul n'était parvenu à accomplir cet exploit. La première partie de l'aventure se déroule bien et les deux navires parviennent sans encombre à traverser l'Atlantique, avant de s'engager dans la mer de Baffin : un vaste golfe ouvert de l'océan Arctique, situé entre le Groenland à l'est, la Terre de Baffin à l'ouest et l'île Ellesmere au nord. Ils s'engagent alors dans le détroit de Lancaster et c'est dans cet étroit canal, occupé par les glaces neuf mois par an, que toute

communication avec l'équipée est rompue ; l'expédition disparaît « corps et biens » mystérieusement.

Deux années passent, aucune nouvelle de Franklin ne parvient à l'amirauté ni aux familles des marins ni à celle de Franklin ; l'opinion publique s'inquiète, et Lady Franklin, ainsi que les membres du Parlement et de la presse écrite britannique exhortent l'Amirauté à envoyer une équipe de recherche. En réponse, l'Amirauté élabore un plan en trois volets mis en œuvre au printemps 1848. Une équipe de recherche est dépêchée par voie terrestre, dirigée par le naturaliste John Richardson et l'explorateur John Rae : elle descend le fleuve Mackenzie jusqu'à son embouchure sur la côte dans l'océan Arctique. Deux expéditions par voie maritime sont également lancées, l'une entrant dans l'archipel arctique canadien par le détroit de Lancaster, et l'autre entrant par le côté Pacifique. L'Amirauté offre une récompense de £20 000 à toute personne, équipe ou pays pouvant prêter assistance aux équipages des navires commandés par John Franklin. Après ces trois tentatives échouées, les Britanniques concentrent leurs efforts sur l'Arctique au point que « trouver Franklin soit devenu rien de moins qu'une croisade ».

De tristes couplets comme *Lady Franklin's Lament*^{*}, célébrant Lady Franklin à la recherche de son mari perdu, deviennent populaires. Beaucoup de personnes se joignent aux recherches. En 1850, onze navires britanniques et deux navires américains balayent l'Arctique canadien. Plusieurs convergent au large de la côte est de l'île Beechey, où les premiers vestiges de la tragédie sont découverts. Parmi eux les tombes de trois marins: John Torrington, mort le 1^{er} janvier 1846 à 20 ans, John Hartnell, mort le 4 janvier 1846 à 25 ans et William Braine, mort le 3 avril 1846 à 32 ans. Il faut attendre 1905 pour que l'expédition de Roald Amundsen parvienne à réaliser l'exploit de traverser le passage nord-ouest réalisant ainsi le rêve inachevé poursuivi par l'expédition Franklin.

En 1982, un anthropologue canadien, Owen Beattie décide d'entreprendre des recherches afin de connaître les raisons ayant entraîné la mort des marins de l'Erebus et du Terror. Il lui faudra 2 ans pour obtenir, de haute lutte, l'autorisation d'ouvrir les cercueils se trouvant dans les tombes. Le premier cercueil ouvert est celui de John Torrington

* Pour écouter cette complainte: <https://www.youtube.com/watch?v=fiXD6kH7sXI>.

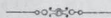
et la surprise des observateurs présents est de taille : le corps est incroyablement bien conservé. Le froid polaire l'a parfaitement préservé durant 138 ans. Il apparaît rapidement qu'il s'agit, à ce jour, de l'un des exemples les mieux préservés dans la glace. La bière de John Hartnell est à son tour ouverte et le corps est également parfaitement préservé : son expression est figée, sa bouche est ouverte. Ses vêtements sont restés intacts. Le troisième cercueil ouvert, celui de William Braine, présente certaines singularités : il semble que le corps ait été enterré avec précipitations dans une bière trop petite pour lui et ses vêtements lui ont été mis à l'envers.

L'état de conservation exceptionnel de la dépouille John Hartnell permettra de pratiquer une autopsie de celui-ci. Les résultats indiquent que le matelot « *aurait subi de graves dommages physiques et mentaux causés par l'intoxication au plomb* », mais qu'une pneumonie reste la cause directe de son décès ; l'intoxication par le plomb est considérée comme un facteur aggravant.

Les expéditions maritimes ayant échoué ont toujours inspiré l'imaginaire collectif et l'expédition Franklin ne fait pas exception à cette règle ;

de Jules Verne à Dan Simmons, de nombreux auteurs se servirent des mystères entourant l'expédition et sa disparition pour établir la trame d'aventures romanesques.

CRISTOPHER DELANO



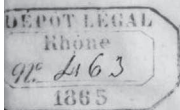
PÉTRIFICATION

D'UN

CORPS HUMAIN



Paris, le 10 Août 1864.



LYON

IMP. V^o CHANOINE, PLACE DE LA CHARITÉ, 10

3

1865

La momie de l'île Itchiboë

Il fut un temps, pas si éloigné que cela, où la préservation exceptionnelle d'un corps, que ce soit par la main de l'homme ou par des causes dites « naturelles », intéressait suffisamment le public pour que des expositions itinérantes de « momies » circulent à travers le monde. Le public se déplaçait en masse pour admirer les restes préservés provenant de civilisations et de contrées inconnues ou mythiques. En 1864, l'une de ces momies un peu particulière traversa l'Europe.

La momie en question provient d'une île située tout contre la côte africaine et qui porte le nom d'île Itchiboë (latitude 26°, 24 sud, longitude 14°, 55 est, 15 milles au nord de Angra Requina et 36 milles au sud de l'île Mercury). L'île présente peu d'intérêt à proprement parler (en terme d'implantation humaine), ses côtes sont escarpées et dangereuses, il n'y a pas d'eau potable exploitable sur le site et les ressources de première nécessité

sont peu nombreuses, voire inexistantes. Le pouvoir d'attraction de cette île est donc resté très faible pendant une grande partie de son histoire et une faune abondante s'y est installée en toute tranquillité. Du moins, jusqu'au développement du commerce de Guano. En effet, cette ressource naturelle présente en grande quantité sur l'île et facilement exploitable, prit un essor important au XIX^e siècle. Essor essentiellement dû à ses capacités fertilisantes. L'exploitation de cette matière s'organise donc – en majeure partie par des commerçants anglais. Des navires faisaient fréquemment le voyage pour ramener en Europe ce guano si convoité.

Il existe deux versions distinctes de la découverte de la momie mais, bien que ces versions indiquent un « découvreur » différent, elles présentent la même base.

Ainsi, dans la première histoire (celle qui restera la plus fiable aux yeux des contemporains de la découverte), le capitaine Wethers commandant « le Colchester » se rendit sur l'île Itchiboë pour remplir ses cales de fertilisant afin de les ramener en Angleterre. Ses marins, lors de la récolte, découvrirent à 40 pieds de la surface un hamac tissé en épais canevas. En le déroulant, un corps

parfaitement conservé apparut. Dans ce hamac, se trouvait également une douve de tonneau grossièrement gravée des mots « Christopher Delano 1721 ». Cette inscription (si le relevé en est exact) permit de donner un nom à la dépouille. Se basant sur le fait qu'une bataille maritime opposa des pirates à la flotte anglaise au XVIII^e siècle dans les environs immédiats de l'île, la sagesse populaire fit du nouvellement nommé Christopher Delano, au choix : un pirate sanguinaire mort dans l'affrontement ou un marchand malheureux mort sous les coups d'un pirate. Le capitaine Wethers ramena la momie en Angleterre et la vendit contre une belle somme à un représentant américain de passage. Elle fut apparemment étudiée et exposée par le *British Museum* (aucune trace ne subsista pourtant de cette étude citée dans le catalogue qui servit à l'exposition de la momie plus tard).

Dans une seconde version de l'histoire, un capitaine français commandant le navire « La Mariposa » découvrit le 27 janvier 1844 le corps de Christopher Delano dans les mêmes conditions que le capitaine Wethers. Il laissa le corps conservé sur le haut de l'île où le capitaine anglais l'aurait dérobé et en aurait fait sa découverte, usurpant le mérite devant revenir au capitaine français.

À partir de 1864, la trace de Cristopher Delano est suivie sans difficulté dans les journaux européens ; en France, la momie est présentée et remporte un important succès populaire au Havre, à Paris et à Lyon. De nombreux scientifiques et conservateurs de musées se pressent également pour l'admirer. Ainsi, monsieur Lennier, conservateur du musée d'histoire naturelle du Havre dit au sujet de la momie : « son état de conservation est parfait, et la couche peu épaisse de matières étrangères qui l'enveloppe suffit pour lui enlever l'aspect cadavérique, tout en le rendant plus intéressant au point de vue scientifique ».

Je laisse la parole à Adrien Peladan qui décrit la momie lors de son exposition à Lyon.

Le corps humain qu'on a exposé à Lyon est dans un parfait état de conservation. La couche très légère de guano qui le recouvre permet de distinguer toutes les particularités de la forme. Cet homme était dans la force de l'âge. Il a été tué d'un coup de lance qui a traversé l'épaule droite et atteint la mâchoire. Il est mort de cette blessure, faute d'avoir été soigné. L'épaule droite est contractée et relevée comme sous l'influence d'une douleur violente. Tous les muscles semblent d'ailleurs tendre au siège du mal. Son visage accuse une horrible souffrance. L'expression en est

poignante. La bouche est ouverte et la langue est contractée. L'agonie a été longue. Il est mort de faim et d'épuisement, car le corps est maigre comme celui d'un phtisique. C'est au point que la saillie lombaire de la colonne vertébrale est modelée par la peau du ventre. Les yeux sont fermés. Le nez est très défiguré, les dents, les ongles et les cheveux sont restés sans altération. Le palais et le phallus, qui se décomposent si vite, sont bien conservés. Cet homme a encore le catogan. Un ruban couvert de guano retient sa chevelure. Cette coiffure offre le cachet d'une époque déterminée. Ce corps date donc du xviii^e siècle ou de la fin du xvii^e.

L'odeur dégagée par le guano recouvrant la momie était fort incommodante, mais les lieux d'exposition en profitèrent pour vendre des essences aux visiteurs, leur permettant un relatif confort olfactif. Durant une longue période, la momie intéressa le public à tel point que la vie politique s'en ressentit: il n'était pas rare que des politiciens viennent faire des discours au pied de celle-ci, donnant ainsi l'occasion à la presse d'opposition de plaisanter sur l'odeur présente lors de ces interventions.

Techniquement parlant, le guano est composé d'une forte proportion d'azote, de sels

ammoniacaux et de sulfate de chaux. Il n'est pas rare de retrouver dans les couches successives de cette matière des corps d'animaux préservés de la putréfaction, car le guano, en recouvrant la dépouille, la protège des atteintes extérieures qui favorisent la décomposition. Peu à peu, les composés pénètrent le cadavre qui devient imputrescible car recouvert de cristaux de sels ammoniacaux.

La momie de Cristopher Delano a aujourd'hui disparu, mais rien ne dit qu'elle ne réapparaîtra pas un jour, quelque part dans le monde.



Momie :

Une momie (du latin médiéval mummia, « substance liquide extraite des corps embaumés utilisée comme drogue médicinale », lui-même issu de l'arabe مومياء, mūmyā', « mélange de poix et de bitume, substance dont les anciens Égyptiens se servaient pour embaumer leurs morts », dérivé du persan موم, mūm, « cire ») est un cadavre qui a été préservé de la destruction et de la putréfaction par des raisons naturelles ou par des techniques humaines.



